

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui m
plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[VOL. 6. QUEBEC, 29 MARS, 1845. No. 12.]

Mélanges Littéraires.

LA FAVORITE.

(Suite.)

Mme de Montespan secoua la tête avec incrédulité.— Autrefois, dit-elle, on m'aurait envoyé des courriers à tous les relais.

Ella soupira profondément.— Et puis, ajouta-t-elle avec un mouvement plein de langueur, il me semble que ces vieux murs m'écrassent et qu'un malheur me menace ; j'ai peur ici de tout ce qui m'environne. Il y a surtout un homme...— Qui donc ?— Cet inconnu, ce Pierre que nous avons trouvé ici. Ses yeux sont terribles ! ils me rappellent un regard . . .— Oui, dit Gabrielle en baissant la voix, le regard qui a fait mourir d'effroi la pauvre duchesse de Montausier.— Quoi ! vous l'avez remarqué aussi !— Ma sœur, c'est peut-être un espion du père La Chaise ou de la Maintenon !— Cet homme est sûrement quelque affreux mystère, murmura la marquise.— Allons donc ! folles que vous êtes, interrompit Vivonne, l'affreux mystère est tout simplement un honnête garçon, très inoffensif et parent de notre vieille concierge. On m'a assuré qu'il avait autrefois été au service de notre père et qu'il avait longtemps habité ce manoir. Vous avez des vapeurs, mesdames, ajouta-t-il en s'approchant d'une fenêtre qui donnait sur la cour, et je suis sûr que si ma charmante sœur avait une douzaine de courtisanes à faire passer par les armes, du haut de ce balcon, comme du haut des balcons de Versailles, cette vilaine maladie s'en irait bientôt. Malheureux pays où l'on n'a pas des courtisanes pour s'amuser quand on s'ennuie !

Il se mit à la fenêtre comme pour respirer un peu d'air frais, et en jetant les yeux autour de lui, il aperçut Pierre qui se tenait debout dans la cour en face du balcon.— Parbleu ! dit-il en se tournant du côté des dames qui continuaient leur causerie à demi-voix, j'aperçois l'affreux mystère ; je vais lui dire de monter ; il trouvera peut-être un moyen de nous égayer.

Et sans attendre de réponse, il fit un signe à Pierre, qui s'empressa d'accourir.

— Non, non, mon frère, s'écriait Athénaïs, nous ne voulons pas le voir. Je vous dit que cette homme m'épouvante.

Vivonne se mit à rire malicieusement, et Pierre entra avec respect :— Je me rends aux ordres de M. le duc.

L'aspect de cet homme indéfinissable fit une vive impression sur les dames ; elles se turent tout à coup et elles l'examinèrent avec une sorte de curiosité inquiète. Pierre cependant avait un air simple et ouvert qui confirma Vivonne dans sa tranquillité.

— Approche, maraud, dit-il avec bienveillance ; il paraît que ta figure ne convient pas à ces dames ; peux-tu faire oublier les torts de ton visage en nous occupant agréablement une heure ou deux ?— Comment le pourrai-je ? demanda Pierre d'un ton calme.— Mais, reprit le duc frappé d'une idée, tu connais, m'a-t-on dit, les vieilles légendes de notre famille ; ne pourrais-tu pas nous expliquer quels sont les portraits qui remplissent la grande galerie ?— Je le veux bien !— Voilà notre temps employé ! s'écria le duc tout triomphant. Allons, mes sœurs, levez-vous et venez saluer les figures resrognées de vos ancêtres.— Vivonne ! Vivonne ! dit Gabrielle, dont les dernières paroles de son frère venait d'éveiller la susceptibilité sur la noblesse de sa race, je ne souffrirai pas que vous tourniez ainsi en ridicule notre famille qui n'a d'égale en France que celle des Laroche-foucauld et...— Folle ! dit le duc en entraînant Mme de Montespan.

Gabrielle les suivit machinalement. Quant à la marquise, toute sa voienté semblait paralysée depuis qu'elle était en présence de l'être mystérieux qui exerçait sur elle une si grande influence, sans qu'elle sût précisément pourquoi.

On entra dans la galerie des portraits. C'était un grand corridor nu et délabré, dont les parois étaient couverts d'un bout à l'autre de vieilles peintures en mauvais état. Ces figures grimaçantes, dont une couche de poussière augmentait encore l'étrangeté, attestaient pour la plupart la naïveté de l'art dans les siècles les plus reculés.

—Vraiment, dit le duc en riant, mes ancêtres n'étaient pas beaux.— Mais ils étaient si nobles, monsieur le duc, répondit Pierre avec gravité, et il n'y a pas de famille en France qui puisse revendiquer plus illustre et plus antique souche. Voyez cette longue suite de braves guerriers et de dames sages et vertueuses ; voilà ceux de qui vous êtes descendus. Voici d'abord les vicomtes souverains de Limoges, vos premiers ancêtres ; puis, un peu plus loin, les Rochechouart ; dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; puis, un peu plus loin encore, les Mortemart, dont vous avez conservé le nom. Oh ! c'est un grand et beau nom que le vôtre ! un nom auquel il n'est pas permis de faire une tache, ajouta-t-il en jetant un regard oblique à la marquise. Vous êtes alliés aux maisons de France, d'Angleterre, de Bourgogne et de Navarre.

—Nous savons tout cela, mon cher, dit Thiangès.

Et elle ajouta tout bas à l'oreille de sa sœur :— Mais il est très instruit, ma bonne ce garçon là.— Quel est donc, demanda le duc, ce chevalier au regard farouche qui a l'air de nous menacer avec son grand sabre de bataille ?— C'est le sire Aymeric de Rochechouart, répondit Pierre. A son retour de la croisade, il soupçonna sa femme d'avoir entretenu des liaisons coupables avec le sire Bermondet, seigneur du voisinage. Il ne fit que la soupçonner et pourtant il tira d'elle et du chevalier une vengeance terrible.— Et que fit-il ? demanda Gabrielle avec étourderie.— Il poignarda sa femme et il coupa les deux mains au sire de Bermondet, répondit Pierre lentement en regardant toujours la marquise.

Celle-ci devint pâle.

— Cet Aymeric était bien ridicule, dit Vivonne sans remarquer l'émotion de sa sœur. Et cette jeune femme en costume de carmélite ? ajouta-t-il en faisant quelques pas dans la galerie.— C'est la jeune comtesse Emeline de Rochechouart, continua Pierre ; elle fut aimée d'un roi de France, mais elle lui répondit comme la marquise de Guercheville à Henri IV : " Je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse." Puis, comme elle aimait aussi le roi, elle s'enferma dans un couvent et elle passa sa vie dans le jeûne et la prière avec sa pureté.

La marquise détourna la tête ; elle chancelait si fort qu'elle était obligé de s'appuyer sur Gabrielle pour avancer. Le duc, qui était venu pour rire des étranges costumes et des mines grotesques des Mortemart défunts, sentait toute sa gaieté se glacer en lui ; il éprouva une sorte de respect indéfinissable en présences de ces vieux souvenirs de vaillance et de probité dont ses aïeux avaient donné tant d'exemples. La voix forte et solennelle, le maintien sévère, le regard fascinateur de Pierre, ne contribuaient pas peu à augmenter l'impression profonde que produisaient ses sombres légendes. Du reste, il semblait choisir avec intention celles qui pouvaient contenir quelque allusion cachée à la vie bien connue de ses auditeurs, et Vivonne était le seul qui ne s'en fût pas encore aperçu.

Tout-à-coup le duc donna les signes de la plus violente colère.— Qui a placé ce portrait ici ? demanda-t-il en montrant un tableau plus frais que les autres et et qu'on avait mêlé aux portraits des membres encore vivants de la famille.— Je l'ignore, monsieur le duc, répondit Pierre avec assurance.— Tu mens, reprit Vivonne avec chaleur ; je commence à croire que mes sœurs ont raison. et qu'il y a en toi quelque perfidie. Je suis sûr que tu connais celui qui a mis là ce portrait pour nous outrager tous ! parle donc, parle, misérable !—Ce portrait ne peut dépasser les autres, monsieur le duc, dit Pierre avec hauteur sans se contenir davantage, et il ajouta avec une amère ironie : J'en appelle à madame la marquise.

Les deux dames s'approchèrent des interlocuteurs. Vivonne voulut arracher le tableau et le cacher à leurs yeux. Il ne put mettre assez de rapidité dans son action, et la marquise aperçut les traits qu'on avait cherché à lui dérober. C'était le portrait de son mari, le marquis de Montespan. Elle poussa un cri et tomba dans les bras de sa sœur. Vivonne tout en s'empressant pour la secourir, menaçait Pierre qu'il accusait d'être la cause de ce malheur, et celui-ci, redevenu calme et impassible, regardait froidement la scène qu'il avait sous les yeux.

Tout à coup la vieille concierge apparut à l'autre bout du corridor.— Un courrier de Versailles ! s'écria-t-elle d'une voix éclatante.

La marquise se soaleva par un mouvement électrique :— Courons, courons, dit-elle ; un courrier de Versailles !

Pierre avait déjà disparu.

(A Continuer.)

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 29 MARS, 1845.

GRANDISSIME ASSEMBLEE.

DES RESPECTABLES CITOYENS QUI APPROUVENT LA POLITIQUE FERME ET PATRIOTIQUE DU CANADIEN, ET QUI SONT DETERMINES A LUI DONNER UN BRILLANT TMOIGNAGE DE LEUR SATISFACTION.

Loosefish (continuant le discours dont nous avons vu le commencement dans notre dernier numéro).—Monsieur le président, ayant ainsi exprimé mon opinion sur l'interruption de l'honorable et savant individu....

Mr. Jean Pinterrompant : Pas plus savant et pas plus individu que vous, Monsieur Loosfish.

Loosfish : — Si monsieur le président ne veut pas me protéger contre l'inter-
ruption de ce....

Le Président : — Mais Monsieur Loosfish, si vous insultez le monde....

Loosfish : — Mais monsieur le président, je n'insulte personne ; j'ai appelé ce monsieur honorable et savant, ce n'est pas l'insulter et il n'y a que des ignorants qui puissent....

Le Président : — Monsieur, vous m'insultez et je vous rappelle à l'ordre ; si vous ne vous tenez point tranquille je laisserai le fauteuil et je m'en irai ; ma femme ne m'a pas envoyé ici pour me soumettre aux déblatérations, aux lapidations et aux invectives d'un démagogue.

Loosfish : Mr. le président je rends justice à votre justice, à vos talents, à votre caractère distingué et je déclare cordialement à la face de cette nombreuse et respectable assemblée que vous êtes la dernière personne que je voudrais insulter et

Le Président (se levant) Il agrave sa faute ! en effet c'est moi qu'il a insulté le dernier ! Je demande la protection de l'assemblée.

Loosfish : — Mais monsieur le président....

Le Bedeau : — Par ma croix de Malte voilà un homme bien osé, de tenir ouvertement tête à notre honorable président ! C'est une insolence que je punirais à l'instant même si la gravité de mes fonctions ne m'interdisait la colère et les voies de fait.

Mr. Guillaume, (brandissant une canne noueuse et ferrée) : — Aidez-moi mes amis à jeter à la porte cet énerguinène ou au moins à l'assommer...

Mr. Nicodème : (bégayant) : Je. je. je de-de-de-mande la pa-pa-pa-pa-pa la papa-la parole monsieur le pré-monsieur le pré pré pré, le président. Je je je je crois je crois que nous je je je crois crois crois que nous nous nous que nous ne ne ne ne ne nous accomplissons que nous ne nous comprenons pas. Si vous si vvvvous vous si vous voulez m'ec m'ec m'ecouter une petite une petite mine une petite mine mine minute . . . je . . .

Mr. Pierre : — Allons ! avec ce monsieur là nous n'éclaircirons pas la chose de sitôt. Je crois que monsieur le Président a raison et que monsieur Loosfish n'a pas tort ; c'est un malentendu.

Mr. Nicodème : — (criant de toute sa force) monsieur Pierre vous insultez à mon infirmité je vous rosserai d'importance quand nous serons sortis.

Mr. le Président : — Calmez vous messieurs, je vous en prie, messieurs soyez tranquilles je vous en supplie, messieurs ; je sollicite la paix pour tout le monde ; je suis satisfait ; c'est un malentendu ; Mr. Nicodème oubliez tout ce qui s'est passé et continuons nos procédés.

Mr. Nicodème : — Ce'st c'est c'est jusjus juste ; ccccccal cal cal calmons nous ; et pro pro proc procédons.

Loosfish : — D'après le vœu général de cette respectable assemblée je consens à oublier tous les petits nuages qui ont pu s'élever entre nous et à noyer dans une commune unanimité, les légers différends qui ont un instant retardé notre patriotique entreprise. Je reprendrai donc le fil de mon discours, du moins si vous voulez bien avoir la bienveillance de m'écouter patiemment.

Tout le monde : Parlez, parlez, hurra ! hurra !

Loosfish (tousse, crache et se mouche) : — Quand j'étudie avec l'impartialité du philosophe et avec le cœur du patriote, les progrès de l'esprit humain depuis les temps de la plus haute antiquité ; quand je sonde les replis les plus profonds des luttes acharnées qu'ont eu à soutenir les hommes qui se sont consacrés à l'avancement de l'humanité, je découvre que rarement le peuple a récompensé leur

louables efforts autrement que par la plus noire ingratitude. Eh bien c'est afin de ne point suivre un si pernicieux exemple que nous sommes aujourd'hui réunis dans cette vaste enceinte ; c'est afin de témoigner à un homme, à des hommes estimables, notre reconnaissance et leur offrir notre appui que nous avons été appelés à nous prononcer. Je vous expliquerai donc en ausri peu de mots que possible le but que nous nous sommes proposé, l'objet de cette assemblée...

Mr. Jean :—Mais il me semble que Mr. le Président nous l'a expliqué déjà. Je n'ai pas envie de passer ici la nuit entière.

Loosefish :— Mr. le président, je réclame le droit de parler sans interruptions. Vous concevez qu'il est impossible d'improviser commodément un discours que j'ai pris la peine d'étudier d'avance, si à chaque mot l'on m'en fait perdre le fil.

Le Président :— Parlez, parlez, Qu'on n'interrompe point un orateur qui veut bien nous faire l'honneur de nous favoriser de ses habiles élucubrations.

Mr. Jean :—Mr. le Président, je proteste, il n'y a rien devant la chaire.

Mr. Pierre :— C'est vrai il n'y a rien devant la chaire, je seconde le projet de Mr. Jean.

L'huissier :— Un moment, un moment, en ces sortes de difficultés il faut procéder sagement et je crois qu'il faudrait consulter. . . .

Le Bedeau :— En vérité, messieurs nous procédons comme des enfans, j'en rougis pour la gravité de mon caractère ! et, par le clocher, si mon sacerdoce le permettait je voterais une motion de censure contre tout interrupteur. A nous entendre on dirait d'une loge de démocrates et de démoniaques. Croyez-moi, de de la gravité, de la gravité ; l'homme qui écoute ses passions, *passionem* n'est pas digne de vivre, *non est dignus vivere* sur la terre, sur la *terram*.

Le président :— Continuez je vous prie, Monsieur Loosefish ; mais pour régulariser nos mesures veuillez proposer une motion, car sans cela nous nous exposons à voir nos ennemis jeter sur notre assemblée la plus fâcheuse obliquation.

Loosefish :—Monsieur le président, si l'on m'avait laissé le tems de m'exprimer quelques minutes de plus l'on aurait vu que j'avais une motion à proposer et par conséquent que j'étais parfaitement dans l'ordre.

Tout le monde :—Ah !... Ah !... à la bonne heure.

Loosefish ;—Je vous disais donc que nous étions réunis pour (il tousse) pour (il tousse,) pour (il tousse encore.)....

Le recors (à part) : Ah ben v'la du nouveau ; c'est la première fois que je vois convoquer une assemblée pour tousser.

Loosefish :—Nous sommes réunis pour témoigner notre reconnaissance et notre admiration à ce journal, à cette feuille, à ce papier, le premier des premiers, cette production qui porte notre nom à tous, (hourra ! hourra !). Et en effet, messieurs, quel journal comme l'a dit gracieusement notre président, qui est ici l'organe de sa digne épouse, et en effet quel journal nous tient mieux au courant de ce qui nous intéresse et qui peut nous instruire ? Je n'en connais point. La patrie perd-elle un de ses citoyens ? C'est lui qui le premier apprend sa mort au pays ! La patrie voit-elle naître quelque nouveau défenseur ? C'est lui qui le dit au loin pour que la patrie se réjouisse ! Deux cœurs se sont-ils unis sous les liens doux et sacrés....

Le Bedeau :—Permettez, monsieur le président, la gravité de mes fonctions ne me permet point d'écouter plus long-tems pareil discours. Je ne sache point que nous nous soyons assemblés pour d'aussi futiles choses *futilis rebus*.

Loosefish :—Je lis dans vos yeux, monsieur le président, la permission de procéder et je procède : Oui messieurs ; c'est encore ce journal le *Canadien* qui nous apprend le premier ces heureux évènements que tout bon citoyen doit voir au moins une fois réjouir son cœur dans le cours de sa vie. Je sais qu'on lui a fait le reproche de ne pas nous parler assez des affaires de notre pays. Mais, messieurs, cette accusation est à mes yeux son plus bel éloge. Qu'avons-nous be-

soin qu'on nous dise ce qui se passe dans le pays, autour de nous. Ne le savons-nous pas ? Mais ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les grands drames qui se déroulent au loin dans l'Univers et sur lesquels nous pouvons puiser des enseignements applicables à notre propre politique. Les brillantes conquêtes de l'Angleterre, dans l'empire de la Chine, à la suite du siège de Tahiti, la plus forte place de guerre des chinois, siège qui eût été fatal à leur roine, l'intéressante Pomaré ; car cette belle souveraine, fût tombée en leur pouvoir sans l'intervention de la France, et du brave amiral . . . de l'amiral, là comment l'appellez-vous ? enfin bref, l'amiral chose, . . . le nom n'y fait rien, tous ces faits que le *Canadien* enrégimente avec soin peuvent, comme je vous le disais, nous indiquer la ligne de conduite que nous devons suivre au milieu des difficultés de notre politique....

Le Président :— Permettez-moi, monsieur Loosefish, de vous interrompre à mon tour ; car selon moi, vous vous écartez de l'objet de cette assemblée. J'ai eu l'honneur de vous dire dans mon discours d'inauguration que j'étais venu pour féliciter le journal en question sur la bonté, l'habileté et la ponctualité avec lesquelles il publie les annonces de naissances, de mariages, de décès, celles des encanteurs, le prix courant du marché et les tables minéralogiques de la pluie, du vent et du beau tems. Mais j'avais bien entendu, compris et imaginé que la politique était exclue de nos démonstrations et de nos délibérations. Certes je ne voudrais point me prêter à une mesure politique ; tous mes confrères les marchands sont renommés pour leur libéralité en politique et moi, je vous l'assure, j'encourrais leur profond mépris et leurs persécutions si je prenais part à une assemblée qui approuvât une politique qu'ils n'approuvent point et dont je ne me suis pas occupé assez pour savoir si je serais prêt à l'appuyer.

Loosefish paraît atterré.

Mr. Bonne âme :— Ma surprise est vraiment grande, monsieur le président et je pense que l'assemblée n'appuiera point votre décision.

Le Président :— Je ne sais point si l'assemblée m'appuiera ; mais j'ai le témoignage de ma propre conscience. Je suis décidé à m'opposer à l'introduction de la politique dans les procédés de cette assemblée, et si l'on ne m'approuve point je suis prêt à quitter ce fauteuil auquel vous m'avez appelé.

Le Bedeau :— Voilà qui est bien, *optimé*. Monsieur le président, acceptez l'expression de mon approbation la plus explicite. Vous entrez exactement dans mes vues et votre dignité d'honnête marchand correspond à la gravité de ma position qui exclut toute démonstration politique *demonstratio politica*.

Loosefish :— J'en appelle à l'assemblée.

Mr. Bonne-âme :— Oui à l'assemblée.

L'huissier :— Moi j'appuie en quelque sorte le président. La politique a fait plus de mal que de bien au pays ; c'est la politique qui nous ruine ; nous échauffe, nous tue ; je souhaiterais que l'on pût l'exclure, non seulement de cette assemblée, mais encore de l'univers entier. Quant au sujet qui nous occupe, je puis dire qu'aucun de nous, excepté peut-être messieurs Bonne-âme et Loosefish n'est venu ici dans l'intention de parler politique. Pour moi j'ai voulu voter au Canadien un témoignage de mon approbation pour la manière généreuse avec laquelle il publie sans être payé les *venditioni exponas* et les *feri facias*, vu que cela m'économise une souscription à la Gazette par autorité. Je n'ai rien eu autre chose en vue ; et conjointement à Mr. le président je proteste contre la politique que Mr. Loosefish introduit dans son discours.

Loosefish :— Vraiment, monsieur le président, je n'ai jamais eu l'occasion de rien voir de si ridicule que le spectacle que nous offrons aujourd'hui. Une assemblée pour approuver un journal et ne rien dire de sa politique ! . . .

Jean, Pierre, Guillaume et Nicodème. Pas de politique, nous n'approuvons la politique du *Canadien* ; mais nous ne voulons pas qu'on le fasse tomber. C'est un *common op op opinion*.

Le Bedeau :— Je suis charmé de voir l'unanimité qui règne entre nous sur le principe général, quoique nous ne nous accordions point sur les détails. La position que j'occupe semblerait m'empêcher de prendre une part active dans le tumulte d'une assemblée comme celle-ci ; mais ma conscience me dit que quoique bedeau je suis citoyen et comme tel j'ai le droit inné d'exprimer mes idées sur ce qui touche aux destinées de ma patrie, *patria mea*. Je les exprimerai sans crainte et si je déplaît à mes supérieurs, j'enverrai ma résignation et les cloches sonneront comme elles pourront.

Le Bedeau, (continuant) :— Je déclare donc ouvertement en présence de cette respectable assemblée, que je suis entièrement opposé à l'introduction de la politique dans le *Canadien*. C'est un journal consacré aux nouvelles religieuses ; ainsi du moins le considéré-je, sans cela je n'y souscrirais point ; or le tourbillon des passions politiques me semble nuire profondément à la propagation de ces idées de saine morale et de componction que son directeur doit avoir en vue avant toute autre chose. Voilà ma profession de foi comme me la dictent mes solennelles fonctions qui doivent m'arracher à ceux des intérêts mondains qui ne rentrent point strictement dans la catégorie de la charité chrétienne ; au-delà de cette limite, j'espère qu'on ne me trouvera pas en faute *in culpam*. Monsieur le président, *adieu* !

Loosefish :— Eh moi, je dis que non !

Le Président :— Permettez, monsieur Loosefish, l'assemblée s'est assez bien prononcée pour que je me croie appuyé. Je déclare donc que je ne recevrai aucune motion qui comportera l'expression du moindre sentiment qui fera la plus légère allusion à un semblant de couleur possédant l'apparence d'une nuance politique. Je ne veux pas compromettre les honorables membres de cette assemblée que je ne voudrais être compromis moi-même. J'ai dit mes raisons, j'espère que messieurs Loosefish et Bonne-âme voudront bien s'y confirmer.

Mr. Bonne-âme :— Messieurs, je ne veux point chercher à détourner monsieur le président de ses idées ni blâmer cette assemblée de l'avoir approuvé ; mais il me sera permis de dire que nous ne remplissons point l'objet que nous nous proposons. Je pense qu'en venant ici nous avons pris l'engagement d'approuver le *Canadien* tout entier, sa littérature, sa morale, ses annonces, ses nouvelles, ses communications, mais surtout sa politique.

Le Bedeau :— Voilà qui est trop fort, nom d'un carillon, vous me ferez sortir de la placidité de mon humeur ! Quoi ! lorsque notre respectable président s'est prononcé, lorsque monsieur le secrétaire s'est prononcé, lorsque je me suis prononcé, lorsque cette assemblée s'est prononcée, monsieur Bonne-âme veut persister, insister à nous faire désister. En vérité je ne sais comment appeler cette opiniâtreté ! Monsieur le président, je fais motion qu'un comité composé de monsieur le secrétaire soit chargé de rédiger une adresse fondée sur les idées de cette assemblée telles qu'exprimées durant la discussion qui vient d'avoir lieu, de la signer au nom de cette assemblée et de la faire parvenir à sa destination.

Le recors :— Je seconde la motion.

Loosefish :— Et moi je propose en amendement que tous les procédés de cette assemblée soient publiés dans le *Fantasque*.

Le Bedeau :— Profanation de la désolation ! *Desolatio profanationis* ! un journal qui ne parle que de politique !

Le Président :— Qui nous tournerait en ridicule !

L'huissier :— Qui ne parle jamais des ventes du shériff !

Le recors :— C'est une insulte à cette assemblée. Je vote pour que monsieur Loosefish soit exclu de notre réunion et que son nom soit rayé de la liste des personnes auxquelles nous devons demander de signer l'adresse.

Mr. Nicodème :— Moi je je je n'aime pppppas les les les mesures co co coercicocoercitives et je je je vvvvveux que que que ttittout le mmmmonde ait la liblibliberté d'op d'op d'opinion. Mmmmonsieur le pppprésident.

Mr. Jean :—Moi non plus, monsieur le président, je n'aime pas les mesures coercitives, mais si l'on écoutait mon avis on jetterait monsieur Loosefish par la fenêtre. C'est un homme à trente-six faces qui vient à nos assemblées pour approuver le *Canadien* et qui a travaillé tant qu'il a pu pour le faire tomber. Si nous avons consenti à passer une adresse à son goût il aurait été le plus empressé à la porter à qui de droit ; à présent je ne serais pas surpris de le voir aller dire au bureau du *Fantasque* tout ce qui s'est passé ici ; quand je l'ai vu parmi nous j'ai cru qu'il était envoyé pour nous espionner et je ne me suis point trompé.

Loosefish :—Vous me rendrez raison de ces injures.

Mr. Jean : (montrant une canne bien conditionnée :)—Voici mon ami qui règlera les conditions.

Mr. Bonne-âme : (A part) :— Je crois que ça finira mal, je m'en vais. J'aime bien mon opinion, mais j'aime encore mieux mes épaules et il y a ici un tas de butors qui ne résonnent pas autrement qu'en faisant résonner le bâton, or mon attachement à la politique du journal en question ne va pas jusqu'à me faire casser la tête, moi qui vise à certaine place qui ne demande pas une tête sélée (il rit) suffit, prudence est mère de la précaution. (Il s'esquive.)

Loosefish (à part) :—J'avais appris par cœur un magnifique discours que ces gens-là n'ont pas voulu goûter. C'est égal ; je le changerai un peu et je le dirai à la première assemblée populaire qui se tiendra. Je m'en vais, de ce pas, conter à mes amis les libéraux, la déconfiture de mes amis les tories, (il sort.)

[Comme c'est monsieur Loosefish qui nous a conté toute cette scène nous ne savons point comment l'assemblée s'est terminée, mais nous tâcherons de nous procurer pour un prochain numéro une copie de l'adresse adoptée et des signatures qui l'accompagneront.]



G. Futvoye,

ENCANTEUR, COURTIER,

Agent Général d'affaires en Commission.

QUAI NAPOLEON ET SALLE DE FRANCS-MAÇONS (AU CHIEN D'OR)

Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, -QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros d'avance.